

Jean-Yves LE MOING, *Les noms de lieux bretons de la Haute-Bretagne*, Éditions Coop-Breizh, 1990, 480 p.

L'auteur de cet ouvrage capital, au titre apparemment déconcertant, est un jeune ingénieur de l'École Centrale, spécialiste, au CNET de Lannion, des microprocesseurs et de leur technologie de pointe, qui, à l'instigation de l'éminent celtisant Léon Fleuriot, son directeur de thèse trop tôt disparu, décide d'utiliser la fée informatique — l'expression est du préfacier, le professeur Yann-Ber Piriou — pour déceler en Haute-Bretagne les traces toponymiques de la poussée vers l'est des Bretons. Résultat : des centaines de milliers de noms de parcelles, « balayés » pour éviter les formes multiples, des dizaines de milliers de noms de hameaux traités par l'ordinateur, examinés à la loupe par l'auteur et méthodiquement classés, dans ce traité de 480 p., joliment habillé de vert, doté de trente-deux cartes et enrichi d'un appareil critique sans égal : répertoire de cinq mille formes anciennes de noms de lieux, lexique de huit cents termes dialectaux gallo-romans cueillis dans quinze atlas, dictionnaires et glossaires régionaux, index de mille toponymes et anthroponymes, en bref un *thesaurus* pratique, maniable, indispensable aussi bien aux néophytes qu'aux vétérans de la recherche scientifique armoricaine.

La seule lecture du sommaire illustre la patiente et prudente méthode de J.-Y. Le Moing. Pourquoi un chapitre liminaire sur la toponymie « gallèse » (d'aucuns écrivent *gallaise*, certains disent *gallo*, J. Loth préférerait *gallou* pour son suffixe gaulois *-avo*) ? Parce qu'il est « illusoire de penser trier correctement les toponymes bretons sans une connaissance minimale des termes gallos employés dans les noms de lieux » (p. 67), termes dont l'origine gauloise est le plus souvent assurée. Le gallo-roman a, d'autre part, influencé, depuis le XII^e siècle, l'évolution phonétique des toponymes bretons, accélérant principalement la chute de leur consonne finale, suivant des lois déduites des formes écrites, que J.-Y. Le Moing dégage avec une minutie. Un chapitre recense les « préfixes » bretons, c'est-à-dire d'anciens substantifs unisyllabiques sortis de l'usage courant : *bré*, *car*, *lan*, *lis*, *loc*, *plou*, etc., dont l'époque de création est cernée et la répartition cartographiée, révélant deux zones vides à l'est de la baie de Saint-Brieuc et au sud de l'évêché de Saint-Malo. Un traitement semblable est réservé aux suffixes : *-ac*, *-oc*, *-eve*, *-ec*, *-it* et aux noms communs d'objets, de plantes, d'animaux employés isolément pour désigner un lieu ; leur absence affecte curieusement les deux zones citées plus haut. Les noms de personnes bretons contenus dans les noms de lieux se réfèrent surtout à la période du vieux-breton, avant 1100 ; les toponymes qui les incluent, grevés d'archaïsmes, résistent parfois à l'analyse. Les noms en *ville*, héritiers du latin *villa* « domaine rural avec habitation », concurrencent victorieusement le breton *caer* > *ker*, qui en est l'équivalent dès le X^e siècle et se répand aux XI^e-

XII^e siècles. J.-Y. Le Moing peut ainsi dégager les couches successives des toponymes bretons de l'Armorique orientale. La plus ancienne, mais aussi la plus ténue, semble celle des *Hendré*, de *hen* « ancien » et vieux-breton *treb* « exploitation agricole », rendu en latin par *villa* dans le cartulaire de Redon et sorti de l'usage vers le XI^e siècle. *Hendré* correspond à une occupation pacifique de terres abandonnées, sur la côte nord et près de la côte sud, comme les *Maçoer*, évoquant des ruines, du latin *maceria* « mur », et les *Bezit* rappelant le buis cher aux Romains. En revanche *Henlis* et *Coetlis* suggèrent une implantation belliqueuse, la *lis*, la « cour », synonyme du latin *aula*, étant le centre de l'autorité militaire bretonne. Les *plou* et *lan* jalonnent de leur côté la conquête spirituelle. A partir du XI^e siècle, le gallo-roman imprime, sauf au sud, sa marque définitive aux toponymes bretons, les figeant ou les éliminant d'autant plus vigoureusement que l'aristocratie dirigeante abandonne progressivement le breton.

Y a-t-il finalement corrélation entre le pourcentage de noms de lieux bretons conservés et la date de disparition de la langue bretonne ? Pour calculer cette date, J.-Y. Le Moing propose avec modestie « une formule toute simple », mais féconde : $T = 1000 \times (1 + P)$, où P est le rapport des noms comptés comme bretons à l'ensemble des noms de lieux-dits de chaque commune. Par exemple, une commune conservant 30 % de toponymes bretons aurait perdu la langue bretonne à une date donnée par $T = 1000 \times (1 + 0,3) = 1300$, une marge d'erreur de plus ou moins cinquante ans étant honnêtement admise. On peut dès lors cartographier ces indices chronologiques pour obtenir les isobares toponymiques de l'expansion bretonne. L'ancienne limite orientale du breton suit le bord ouest de l'évêché de Rennes — le moins breton de tous —, du moins jusqu'à Pléchâtel, où les Bretons auraient contourné sur la Vilaine le port de Messac, qui ravitaillait Rennes. On use très peu du breton au XIII^e siècle à l'est de Saint-Brieuc, alors que la Haute-Bretagne centrale le conserve jusqu'au XIV^e siècle, XV^e siècle. Dans l'évêché de Nantes, il aurait reculé jusqu'à La Roche-Bernard vers la fin du XIV^e siècle.

Puisse cette trop brève analyse d'un ouvrage fondamental, associant le froid ordinateur à une science enthousiaste mais vigilante, inciter les spécialistes et les érudits curieux d'histoire bretonne à s'y reporter souvent ! Que l'auteur me permette de relever quelques vétilles, rançon d'une lecture scrupuleuse ! *Rompéis* (p. 68) n'avait pas échappé à Littré, qui l'enregistre au sens de « terres nouvellement défrichées », « rompues » par l'araire du « roturier » besogneux, s'attaquant aux arbres et aux broussailles ; un synonyme est *gagnerie* « champ labouré », d'origine germanique, s'opposant au pré et au bois en recul depuis la révolution agricole du XI^e-XII^e siècle (cf. *Annales de Bretagne*, 1960, 399). Guérande (p. 71) ne s'appelait pas **Cariac* à l'époque gallo-romaine ; *Aula Quiriaca* est le village voisin, disparu au XVI^e siècle, de *Lesguiriac*, traduction

bretonne littérale, et *Cariacum* d'une charte de Louis VI le Gros de 1126 est *Piriac* < *Pen-ceriac* (sur l'évolution et le sens, cf. mon étude *La Baule et la Balue*, Nouvelle Revue d'Onomastique, 1987, 126-140). Sur le *Routhouan* à Saint-Malo (v. bret. *rodoed*, bret. mod. *rodou*, *roudou* « gué », avec finale *-an* diminutive), cf. *An. de Bret.*, 1955, 419. Les *boël* (p. 427) de notre région ne doivent rien au norois mais signalent un *boyau* (*botellum*, legs probable des Gaulois friands de cochonnaille), une vallée encaissée (*An. de Bret.*, 1954, 416-417). *Mielle* et *Nielle* (pp. 306 et 433), désignant précisément dans l'ouest non des dunes, mais des dépressions humides et parfois verdoyantes entre les dunes, loin d'être scandinaves ont, malgré l'initiale, la même origine : gaulois *nigella*, avec suffixe diminutif *-ella* comme *Mos-ella* « la petite Meuse », et racine indo-européenne **sneigh*, **snigh* « neiger, devenir humide », latin *nix* « neige », gallois *nyf* « neige, ondée », irlandais *snigid* « il neige, il pleut », allemand *Schnee* « neige » etc. (*An. de Bret.*, 1954, 349-371 ; 1955, 395-396). Il vaut mieux, enfin, expliquer *Bécherel* (p. 306), non par le norois *bekkr* « ruisseau », mais, suivant l'hydronymiste P. Lebel, par **biccaris* désignant les auges, les godets des roues de moulin (cf. allemand *Becher* « coupe »). *Bécherel* se serait donc appliqué d'abord à un moulin à eau, puis, par extension, à un moulin quelconque (*An. de Bret.*, 1958, 547).

Guy SOUILLET